

sur le résultat de son annonce. La semaine suivante, en effet, elle reçut deux lettres : la première, d'une dame qui réclamait de celle qu'elle admettrait dans son intimité tant de talents mondains et de savoirs divers que plusieurs jeunes filles à l'éducation cultivée eussent à peine pu les réunir ensemble ; la seconde, de la veuve d'un manufacturier vivant seule en province, était plus modeste en ses exigences. Une correspondance s'engagea entre elle et Ulrique, et les choses semblaient marcher au mieux quand, tout à coup, la veuve coupa court à tout. Elle venait de découvrir l'existence du titre d'Ulrique et ne pouvait supporter l'idée d'avoir une comtesse pour demoiselle de compagnie.

D'autres tentatives furent autant d'échecs ; le sentiment général était la méfiance ; on ne pouvait imaginer, à moins d'une tare dans la vie passée, qu'une comtesse Eldringen fût réduite à gagner sa vie. Oh ! la maudite couronne ! Ses neuf pointes entraient dans la chair d'Ulrique comme autant d'épines ! Résolument, l'orpheline renonça à courir au-devant de nouveaux succès ; elle s'arrangea pour rester au service de l'hôtelière, à raison de six florins par mois, soit à peu près cinquante francs par an, gages dérisoires auxquels se hâta de souscrire l'avisée paysanne.

Ulrique calcula que cet arrangement, après lui avoir assuré six mois de rude existence, lui mettrait en poche quarante florins, assez pour lui permettre de vivre au moins quelques semaines à Vienne, où elle comprenait que seulement, étant sur place, elle pourrait trouver une condition sortable.

VI

LE PÈRE SEPP.

“ Il va falloir penser aux pâtés et aux gâteaux pour jeudi,—dit peu de jours après l'hôtelière à Ulrique.—Franzl arrive mercredi soir.”

Franzl était le fils unique et l'héritier de la maison ; il avait quitté le pays trois ans et demi auparavant, comme conscrit, et avait profondément désappointé sa mère en ne revenant pas au village en octobre dernier, son temps de service terminé, pour reprendre le tablier aux côtés de son père et épouser la fille du riche marchand de pommes qu'on lui destinait. Celle-ci était une petite courtaude aux joues rebondies, que l'on s'était hâté de montrer à Ulrique à l'église.

Le soldat vint et, à la vue d'Ulrique, se sentit d'abord tout embarrassé, à l'exemple de son père, d'ailleurs, qui jamais n'adressait la parole à la comtesse-cuisinière sans qu'une rougeur de gêne lui montât au visage. Mais cet embarras du fils du *Soleil d'or* devait bientôt faire place à un autre sentiment.

Le jeune militaire avait déclaré à ses parents ne venir leur faire qu'une courte visite et vouloir aller reprendre son service dès la semaine suivante. Mais le jour du départ venu, il donna un prétexte futile et resta, à la grande joie de sa mère. Cette joie fut de courte durée, car l'œil perspicace de l'aubergiste comprit bientôt le motif qui retenait son fils. Ulrique était à cent lieues de

s'en douter et s'amusait seulement du gauche empressément du soldat à vouloir l'aider dans sa besogne.

Un dimanche soir, après que le dernier client eut déserté la dernière des tables placées sous les tonnelles dans le jardin, Ulrique quitta sa chambrette, car elle avait bien spécifié que le service des clients n'entraînait pas dans ses attributions exclusivement culinaires, pour venir enlever les chopes et les brocs. Il était très tard et elle se hâtait, quand soudain un homme sortit de l'ombre répandue par un marronnier d'Inde et se précipita pour la débarrasser des chopes qu'elle tenait dans les mains. Elle reconnut Franzl.

“ Oh !—s'écria-t-il,—laissez-moi faire. Si vous saviez l'effet que cela me fait de vous voir travailler ainsi ! Vous n'étiez pas faite pour cela, tout le monde peut le voir, et moi plus que tout autre, car, à Vienne, j'ai vu des vraies dames.

—Vous oubliez que je suis pauvre et que votre mère me paye.

—Je ne veux plus vous voir ainsi travailler... Voyons, me trouvez-vous réellement si grossier et ne pensez-vous pas que mes manières, en m'y mettant bien, ne pourraient pas s'améliorer ? ”

La question était si inattendue qu'Ulrique ne put, quoique cela lui arrivât bien rarement, s'empêcher de rire.

“ Elles le pourraient, je le crois,—dit-elle complaisamment.

—Alors, voudriez-vous m'épouser ? ”

Ulrique regarda le jeune paysan, se demandant s'il avait sa raison ou si c'était bien cette énormité qu'elle avait entendue. Lui, subitement gauche et timide, ajouta :

“ Je sais bien que je ne suis pas assez bon pour vous, mais, quoique vous soyez une comtesse, vous m'avez dit vous-même que vous n'aviez pas d'argent ; moi, j'en aurai assez pour deux, car mon père a mis beaucoup de côté et le *Soleil d'or* est la seule auberge du village. Ce ne pourrait pas être pire pour vous, après tout, que d'avoir à travailler comme vous le faites à présent.”

Ulrique avait écouté avec une stupéfaction croissante. Ainsi, c'était sérieusement que...

“ Il faut que vous soyez fou ! ” s'écria-t-elle.

Et lui tournant le dos, elle courut s'enfermer à double tour dans sa chambre. Là, assise sur son lit, elle réfléchit. D'abord, la colère enflamma son esprit contre ce lourdaud audacieux ; mais bientôt elle revint à un sentiment plus exact de la situation. A bien prendre, qu'était-elle?... Une fille sans famille, sans un sou, avec un titre inutile attaché à son nom. Et lui?... Un jeune homme à son aise, ayant sa petite place dans le monde et un intérieur confortable, qu'il était honnêtement et honorablement disposé à partager avec elle. Non, ce n'était pas Franzl qui était à blâmer, mais la douloureuse et ridicule fausseté de sa propre situation.

A ce moment, on heurta à la porte. C'était l'hôtesse qui, lorsque la jeune fille eut ouvert, s'avança vers la table sans rien dire et y posa trois florins. C'était clair.

(à suivre)